

de prendre des résolutions pareilles, c'est une injure à Dieu, entends-tu? Lorsqu'on veut faire un sacrifice à Dieu, il faut être dans son bon sens; et je dis, moi, que tu n'es pas dans un état de santé qui te permette de juger sainement du sacrifice que tu veux faire. Et puis, il doit y avoir autre chose... dis-moi quoi?...

Elle se taisait.

—Tu ne veux pas me le dire, repris-je alors, pendant qu'elle détournait les yeux, de plus en plus pâle et désolée, eh bien, je le sais.... tout le village le sait : tu ne veux pas de M. Lebel pour mari, et tu prends cette résolution désespérée pour échapper à la volonté de ton père. Je consens à lui faire la déclaration que tu me demandes, mais ce sera simplement comme une menace, pour voir ce qu'il répondra, voilà tout!

—Non, monsieur Florence, ma résolution est sérieuse.

—C'est bon!... c'est bon!... m'écriai-je, je vois maintenant que George avait raison; c'est une abomination, une véritable abomination.

La colère m'emportait, je n'avais jamais été dans cet état, on devait m'entendre de la chambre voisine et même de la rue; j'allais, je venais, m'étant lavé plein d'indignation,

Au nom de George, Louise était devenue toute rose, ses joues pâles s'étaient colorées.

—George a parlé de moi? fit-elle.

—Oui, il a dit qu'on voulait te forcer à commettre une mauvaise action, mais que tu étais une Rantzau, et qu'on ne viendrait pas à bout de ta volonté; que tu ne te sacrifierais pas à la haine de ton père contre le sien, que tu ne feras jamais de marchés pareils.

—Il a dit cela?

—Oui, et il a raison! Tout le pays, tous les honnêtes gens sont pour toi. Sois tranquille, j'irai faire la déclaration.... Je verrai.... Je n'ai pas peur! Je dirai que tu pars.... que tu ne reviendras plus.... que tu seras murée dans un tombeau toute vivante.... pour toujours.... toujours!.... Il faudra bien alors que ton père revienne à la raison.

—Mais, monsieur Florence, je vous assure que ma résolution est bien réfléchie, que je veux me consacrer à Dieu, et que....

—Allons!.... Tu feras ensuite ce que tu voudras, lui dis-je de mauvaise humeur; mais il faut d'abord que tu sois libre, il ne faut pas qu'on te donne à choisir entre le bon Dieu et M. le garde général! Ce n'est pas ainsi qu'on se sacrifie! Non!... Dieu ne veut pas qu'on choisisse entre lui et un autre qui vous déplaît, c'est une profanation; ceux qui vous encouragent à de pareilles actions sont marqués pour la damnation éternelle, ils offensent Dieu dans sa majesté. Je t'ai déjà dit ça! Et maintenant tu peux t'en aller: nous allons dîner, retourne là-bas; à quatre heures, sans faute, j'irai chez ton père.

Louise n'avait rien à me répondre; elle me serra la main avec une grande émotion, en disant tout bas: "Merci, monsieur Florence, merci!.... Je savais que vous ne me refuseriez pas." Puis elle sortit; et deux minutes après j'entrais dans la chambre voisine, où la table était mise. Ma femme et Juliette avaient tout entendu; elles tremblaient, et Marie-Anne me dit:

—J'espère bien, Florence, que tu n'iras pas chez M. Jean? Mais alors je me fâchai et je lui répondis:

—J'irai!.... Oui, j'irai!.... Et je ne veux pas qu'on me fasse des observations inconvenantes. Ce n'est pas beau, de la part d'une épouse soumise, de faire à son mari des observations semblables. Quand même je n'aurais pas promis, mon devoir serait d'y aller! Est-ce qu'un homme comme moi, un instituteur respectable, peut laisser dans la désolation une de ses meilleures élèves, qui ne l'a pas mérité? Est-ce que je ne rougirais pas devant moi-même d'une pareille faiblesse?

—Mais il te maltraitera, Florence!

—Lui!.... qu'il essaye de me maltraiter, dis-je en fermant les poings, qu'il essaye!

Jamais je ne me serais cru le courage d'aller affronter un homme si dangereux, dans sa propre maison; j'avais toujours eu la plus grande prudence, mais l'indignation alors était trop forte, elle emportait tout.

Pendant le dîner, je me confirmai dans ma résolution; Juliette et ma femme se regardaient toutes pâles. Après le repas, je rentrai dans mon cabinet pour réfléchir; puis je descendis faire mon école, et à quatre heures je montai m'habiller, mettre une chemise blanche, ma redingote et mon chapeau, pour me présenter convenablement devant le barbare, et l'influencer autant que possible par mon extérieur, car tous les hommes prennent en considération la bonne tenue de celui qui se présente.

M. le garde général Lebel assistait à Sarrebourg aux nouvelles adjudications; il devait revenir le soir, je n'avais donc pas de temps à perdre et je descendis au moment où la demie sonnait à l'église.

Ma femme et ma fille ne disaient plus rien; mais en arrivant sur la porte en bas, j'aperçus au fond de la ruelle du presbytère M. Jannequin, qui lisait son bréviaire dans son jardin, tout en surveillant ses abeilles. Il interrompit aussitôt sa lecture et me fit signe de venir. La ruelle était déserte; et M. le curé me conduisant à l'ombre des grands arbres, commença par me faire des représentations sur la démarche imprudente que j'osais entreprendre, disant que M. Jean Rantzau ne me pardonnerait jamais; qu'il était capable de m'étrangler; qu'il pouvait demander ma destitution; qu'un père de famille se devait d'abord aux siens, ainsi de suite.

Je l'écoutais, comprenant bien que ma femme était allée le prévenir; et quand il eut fini, je lui répondis:

—Monsieur le curé, j'aurais peut-être bien fait de prendre vos bons conseils avant de donner ma parole, mais elle est donnée.

—J'en suis fâché, dit-il, car le cas est sérieux.

—Sans doute, monsieur le curé, mais j'ai promis, il faut que je tienne ma promesse.

Il se tut un instant, et puis sans insister, il ajouta:

—Eh bien, monsieur Florence, puisque votre résolution est si ferme, allez!... Dieu veuille qu'il ne vous arrive rien de grave!

Je partis indigné contre ma femme, et M. Jannequin se remit à lire son bréviaire.

(La suite au prochain numéro.)